

Si la jeunesse mahoraise était une œuvre d'art

Par Roberta BALDI, chercheuse, psychosociologue, artiste.

Dans le cadre du séminaire de 2017, j'ai animé un atelier de « construction artistique » avec un groupe de jeunes venant de différents villages de l'île. Ici, l'art est envisagé comme « prétexte de narration et ne réside pas dans l'aspect des œuvres réalisées, mais dans l'idée, la parole ou la pensée parcourue pour réaliser l'œuvre ». La production artistique n'est pas un processus individuel et idiosyncratique, mais un produit du travail de groupe.



L'atelier et le processus créatif

Je propose à ce groupe de jeunes de raconter ce que veut dire « être jeunes à Mayotte » à travers une « œuvre d'art ». Il s'agit de transformer l'expérience émotionnelle liée à leurs représentations dans un objet à trois dimensions, dans un temps limité et à travers un travail collectif. Cette construction implique de s'accorder autour d'une pensée sur l'image symbolique de son propre système d'appartenance. Nous avons quatre heures à disposition et du matériel : cartons colorés, couleurs, pinceaux, crayons, acryliques.. Ils ont donc été invités à collaborer à un travail collectif avec un objectif commun à partir de tâches différentes. Le groupe a été divisé en trois sous-groupes : Solidité, chargé d'assurer la solidité et la forme de la structure ; Esthétique, pour assurer un produit agréable à voir et se charger des décorations ; Correspondance symbolique, chargé d'assurer la valeur symbolique de chaque partie en termes de représentations et d'expliquer le « sens » lors de la discussion finale. Chaque participant a choisi le sous-groupe qui correspondait à ses propres désirs et inclinations. Dans un premier temps le groupe était perplexe et bloqué. Comment peut-on parler de la jeunesse avec des cartons et des pinceaux ?

Je propose d'imaginer une œuvre au titre « La jeunesse à Mayotte », qui puisse parler d'eux, un œuvre qu'à mon retour j'aurais pu ramener en Italie et exposer dans un musée de Rome.

A travers une sorte de brainstorming, nous fixons des mots-clés qui ensuite auraient pu être transformés en images et symboles. Nous notons tous les mots qui viennent à l'esprit à ce sujet sur un panneau : désespoir, solitude, incertitude, courage, école, etc.. en les regroupant dans des ensembles.

Dans un deuxième temps je demande de se focaliser sur un ensemble de paroles et d'essayer d'imaginer quelle forme, couleur, images auraient pu avoir la peur, la rage, le désespoir... : « Un bois avec de la brume », « Une personne

qui n'a pas des yeux et qui n'écoute pas, « Un objet noir »... Petit à petit apparaissent les images, que nous avons mises en forme concrète.

L'un coupe des cartons, l'un discute sur les sujets à représenter, l'autre se préoccupe que l'objet reste debout... le processus de création collective commence. Moi, dans le rôle d'animatrice, je recule, j'observe et je n'interviens que pour des indications techniques sur les procédures de réalisation.

L'œuvre et ses significations.

L'œuvre terminée est le résultat d'une succession de phases, mentales et matérielles.

Le sens du désarroi est signifié par un bois avec la brume. Dans l'ensemble de la construction apparaissent les médias, à travers un iPhone et le clavier d'un ordinateur reproduit dans les plus petits détails. Dans l'écran de l'ordinateur apparaît l'image d'un enfant qui va à l'école, représentant l'espoir.

Les médias témoignent le désir de sortir, de rejoindre le monde, en dehors de l'insularité, de la condition d'impasse, de la misère, de l'impossibilité de changer sa propre situation. A travers les connexions possibles on voyage, on se raconte, on peut exister.

Il y a un visage aveugle, avec la bouche fermée par une fermeture éclair, les mains qui rendent sourdes les oreilles, symbole des institutions qui ne voient pas, qui n'écoutent pas et avec qui il n'y a pas de dialogue possible. Il y ensuite une voie, un chemin qui part du bois et arrive à l'école. Le chemin est représenté par une rue, qui évoque les jeunes « dans la rue », qui ne font rien, qui s'accrochent à la drogue. Une fois l'œuvre terminée, le groupe se réunit autour de la table pour en discuter. La discussion met en évidence les liens entre les images visuelles et les représentations internes partagées, la transformation en symboles d'états émotionnels et l'attribution de sens à l'expérience.

Dans cet atelier, les jeunes ont été confrontés d'un côté à la fonction symbolique, le l'autre à celle constructive. Cet investissement symbolique pour l'objet artistique a, pour employer des termes de Donald Winnicott, une valeur transitionnelle dans le sens où la création d'un espace protégé permet le « risque » lié à l'expérimentation et la créativité.

Une œuvre « infinie »

L'œuvre objective et condense les vécus et les représentations par rapport à sa propre appartenance à un groupe. Au moment de la discussion, ainsi qu'au moment de la présentation en plénière devant les participants du séminaire, sont attribuées des significations qui n'étaient pas intentionnelles au début. Des nouvelles associations émergent et des nouvelles modalités de raconter se déploient. Des narrations enrichissent l'objet de nouvelles significations.

L'œuvre est « œuvre ouverte » puisque dans chaque

interprétation, elle revit dans une perspective originale. Par exemple, le visage aux yeux fermés, qui représentait au début le rapport avec les institutions, devient également symbole du sentiment éprouvé devant la fermeture d'autrui ; dans le chemin qui débouche à l'école comme processus unidirectionnel, apparaît également le mouvement contraire, sous forme de peur de retomber « dans le noir et la brume ».

L'œuvre d'art créée collectivement a été un véhicule de productions de nouvelles significations. Elle a transformé les émotions partagées et fourni des éléments pour les raconter, dans un processus dialectique. Nous pouvons définir ce processus de « narration générative » c'est-à-dire la possibilité pour les sujets ou le groupe d'organiser différemment son discours et proposer une nouvelle histoire sur soi. C'est le produit d'un échange/négociation entre sujets appartenant au même milieu social qui se définit comme un réseau de significations orientantes, dans un contexte de vie spécifique.

La narration d'une part est générée par le discours et, d'autre part, est génératrice en tant qu'intermédiaire de l'acquisition d'une nouvelle connaissance et du développement des schémas interprétatifs des sujets.

La compétence groupale

Le produit de groupe est le fruit de l'articulation entre singularité (faire apparaître chacun dans ses différences) et la dimension collective (rendre possible la rencontre avec les autres) pour être co-responsables d'un commun à partager avec d'autres. La production n'est pas l'œuvre matérielle, mais la narration générée collectivement dont l'œuvre a été le prétexte.

Si d'un côté ce dispositif a permis de faire ressurgir des émotions et les transformer, il a permis d'un autre côté d'explorer le sens du « travailler ensemble » en invitant à reproduire, de façon ludique, des situations potentiellement conflictuelles, puisqu'on se confronte à des façons différentes de vivre le même objet, à des tâches et fonctions différentes et à des modalités d'être en groupe. A Mayotte, les jeunes sont également confrontés à des identités « imposées » (habitants différents villages en conflit entre eux ou mahorais/comoriens). Je cite les mots d'une animatrice lors d'un séminaire à Yvetot : « A Mayotte il y a les mahorais et les comoriens-les étrangers, et ils sont beaucoup stigmatisés et c'est quelque chose qui est vraiment... il n'y a même pas de mots. Depuis l'enfance on a vécu ça, notre famille nous a dit « il ne faut pas côtoyer ces gens, il ne faut pas les écouter, mais en les connaissant après, on s'est dit mais on est pareil, on est les mêmes personnes ! Et ça nous dérange beaucoup ». L'objectif de l'atelier était de produire une pensée par rapport à sa propre appartenance à une dimension symbolique. Penser en groupe ne signifie pas penser de façon homogène, en aplatissant les diversités, mais penser à travers la confrontation à l'autre. Ce qui a signifié penser en termes de contextes, relations, différences. Ainsi conçue, la pensée de groupe ne sépare pas, ne classe pas, mais transforme, génère des pensées tierces qui ne préexistent pas mais qui sont construites à travers la relation.

Cela signifie transformer en objet de discussion les représentations émotionnelles sur soi et sur l'autre. Cela signifie agir à travers ses propres positionnements et les rendre pensables, puis par conséquent susceptibles de nouvelles élaborations pour instaurer de nouveaux rapports d'échanges productifs avec l'altérité.



